

Zeitschrift:	Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Herausgeber:	Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat
Band:	12 (1936-1937)
Heft:	1
Artikel:	Après le dernier "camp" [Schluss]
Autor:	Jaccottet, Georges
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-713199

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

qu'il ne faille voir là qu'un moyen d'intéresser et d'obtenir plus aisément la discipline. L'uniforme aidant, les jeunes avaient le sentiment d'être presque des soldats et cela leur conférait une certaine dignité, une fierté dont on pouvait tirer parti; quand bien même cela n'était qu'une illusion, ils n'en mettaient que plus de zèle et d'ardeur à leur travail. C'était aux chefs qu'il appartenait de ne pas aller trop loin dans cette direction. Mais il y a là un facteur psychologique à ne pas négliger, à savoir que les jeunes aiment le travail varié et ont plaisir à imiter leurs aînés. En outre, ces activités variées permettaient de faire vibrer souvent la corde du sentiment, de fortifier le patriotisme, de parler des devoirs du soldat, des tâches incombant à notre armée, etc. Aujourd'hui où nous en sommes réduits à une préparation purement technique, tout cela fait presque entièrement défaut et c'est très regrettable. Le système actuel est par trop « civil », il ne suggère pas au jeune homme l'attrait et la grandeur du service; même si l'on cherche à introduire, dans les cours de jeunes tireurs, des causeries sur l'armée par exemple, le résultat ne sera pas le même car la « stimmung » nécessaire fait défaut. En résumé, la préparation militaire ne doit pas se borner à faire exécuter un programme de tir ou de gymnastique, mais elle doit faire de futurs soldats animés d'un solide patriotisme, prêts à s'opposer aux théories subversives qui ne manqueront pas de les toucher, prêts à soutenir la cause de l'armée.

Si nous relevons les lacunes du système actuel, ce n'est pas dans l'intention de suggérer sans autre le retour à la Jungwehr, laquelle n'était pas exempte d'inconvénients. Nous chercherons plutôt les moyens de combler ces lacunes sans rien bouleverser dans le système actuel, ce qui paraît possible.

La première condition à réaliser serait la combinaison des deux activités principales, tir et gymnastique. Autrement dit, le jeune homme ne devrait plus avoir la faculté de choisir l'une ou l'autre des deux disciplines; partant du point de vue que les deux sont également utiles, il devrait être tenu, pour autant qu'il s'intéresse à la préparation militaire, de suivre les deux cours, par exemple la gymnastique pendant l'hiver et le tir au printemps. On s'inscrirait donc pour un « cours préparatoire combiné » et non plus pour une partie seulement de celui-ci. Cette solution serait tout à l'avantage des sociétés organisatrices, qui marcheraient la main dans la main au lieu de se faire une ridicule concurrence.

Seconde condition: les sociétés organisatrices d'un cours devraient être à même de poursuivre, en dehors du cours proprement dit, un programme complet d'activité sportive, instructive et récréative. C'est ainsi que la société de gymnastique organisera un cours de ski, un cours de natation, une course en montagne par exemple; de son côté la société de tir convoquera les jeunes gens à des causeries (sujets militaires, historiques ou techniques) ou à des séances de perfectionnement à l'arme de petit calibre, au réducteur ou à l'appareil de tir. Les possibilités sont nombreuses, sans qu'il en résulte de très gros frais. Comme stimulant on organisera des concours, des jeux. On pourra peut-être se rendre sur une place d'armes et demander à voir une mitrailleuse, un canon; à cette occasion on n'oubliera pas de visiter la caserne, modèle d'ordre et de propreté. Et surtout on fera l'impossible pour permettre aux jeunes gens d'assister à des manifestations militaires, tout particulièrement à des défilés de division. Par ces moyens-là et sans longues théories, on leur fera comprendre le rôle de l'armée. En tenant les jeunes gens en haleine

pendant toute une année, en leur offrant un programme d'activité aussi varié qu'intéressant, le cours laissera aux participants une impression beaucoup plus profonde que les cours actuels dont la durée est trop restreinte. Le meilleur rendement sera atteint, bien entendu, si les deux sociétés organisatrices travaillent en étroite collaboration et se prêtent une aide mutuelle. (A suivre.)

Après le dernier „camp“

(Suite et fin.)

Nous ne nous sommes rien dit de plus. Tu ne m'as pas demandé qui j'étais, et je ne me suis pas informé d'où tu venais. Nous nous sentions égaux devant les responsabilités et les devoirs, devant l'honneur aussi de servir la patrie. Il n'y avait plus là, côté à côté dans la foule bruyante, un citadin et un campagnard: il n'y avait plus que deux soldats, du même bataillon, vêtus d'un drap identique, armés d'un fusil semblable et animés du même esprit militaire et patriotique.

La preuve, c'est que nous n'avons pas eu de repos avant d'être assurés de faire partie de la même section.

— C'est vrai, approuva Duboux; je m'en souviens comme si c'était hier. Et je me souviens aussi que lorsqu'on fit l'appel et qu'à l'interrogation du lieutenant tu fis connaître ta profession, j'eus un mouvement de recul. Il me semblait difficile d'être ainsi l'ami intime d'un soldat qui avait étudié dans les Universités.

— Seulement, fis-je en riant, c'était trop tard; nous avions déjà choisi, pour dormir, deux bottes de paille voisines; nous avions mis en commun nos gourdes, nos provisions et notre tabac, et tu fus bien obligé de me rester fidèle.

— Tu peux rire, mais c'est vrai que j'ai eu cette idée. Oh! je me disais bien que je valais autant que toi, mais je croyais que nous ne nous entendrions pas longtemps, que tu en aurais vite assez de m'écouter parler toujours de mon village, de mon champ et de mes vaches. Et puis...

— Et puis?

— Et puis, ça n'a pas été ça du tout. Au bout d'un jour, je sentais que tu aimais la campagne de la même façon que moi, que, si tes phrases étaient différentes des miennes, nos idées étaient à peu près identiques. J'ai senti que nous comprenions de la même façon le service militaire. J'ai été rassuré, et nous sommes restés, à travers nos cinq cours, de bons amis, plus rapprochés même chaque année par les souvenirs communs.

— Et bien, ami Duboux, cette expérience que nous avons faite tous les deux, qui a mis, pour la vie, ma main dans la tienne, tu l'as faite avec Würgler, Chexex et d'autres; je l'ai faite avec Parisod, avec Ravessoud, avec Durussel et tant de bons frères d'armes qui demeurent pour moi des camarades et des amis, que je les retrouve sous le bourgeois du manœuvre, sous la blouse de l'agriculteur ou la brante du vigneron.

Et c'est là, comprends-tu, la grande leçon et la grande utilité du service militaire, même si jamais — ce que j'espère — nous ne devons courir à la frontière: il réunit, pour le même effort et en face du même devoir, tous les jeunes hommes du pays. Ils viennent de leurs champs, de leur forge, de leur établi, de leur atelier et de leur bureau, et, brusquement, ils se trouvent tous égaux, tous solidaires. Ils font les mêmes mouvements en vue du même but, et ils comprennent qu'ils ont dans les veines le même sang, dans le passé les mêmes souvenirs, dans le cœur les mêmes aspirations et le même amour. Alors, les barrières des classes que la vie civile nous impose trop souvent tombent, et l'on se sent bien tous membres d'une seule et même famille.

Quand, dans la section, un de nous avait besoin d'un coup de main ou d'un coup de brosse, d'une lampée de vin ou d'une tranche de saucisson, t'es-tu jamais demandé si celui qui réclamait ton assistance était de la ville ou de la campagne, riche ou pauvre, croyant ou libre-penseur? C'était un compagnon d'armes qui endurait les mêmes privations que toi, était soumis à la même discipline et aux mêmes corvées, cela était suffisant pour que tu ailles à lui la main tendue, un mot cordial sur les lèvres. Et quand, sorti de sa gaine noire, le drapeau du bataillon flottait sur le front de bandière, et que frissonnait sous la brise son aile de neige et de coquelicot, n'as-tu pas senti que tous ces hommes, du plus humble au plus puissant, du dernier fusilier au major, étaient secoués d'un même frisson et animés d'un même amour? N'as-tu pas senti qu'ils étaient tous prêts à courir d'un même élan pour la défense du drapeau?

A de semblables minutes, — qui se gravent profondément dans la mémoire, — que sont les distinctions sociales, que sont les castes et les partis, que sont les divergences d'opinion politique ou de foi religieuse? Elles ne sont plus rien en face de cette règle devant laquelle tous sont égaux: la discipline militaire, et en face de ce sentiment qui vibre dans le cœur de tout Suisse: l'amour du pays.

Et cette leçon de respect et d'estime réciproques que nous communiquent le service militaire, elle est assez forte pour nous laisser une empreinte pour toute notre vie. On peut dire que le service militaire est le meilleur agent de rapprochement entre les classes de la société et d'accord entre les citoyens.

Dans notre pays, qui doit pouvoir compter sur l'union étroite de tous ses enfants, ne formant qu'un seul bras et un seul cœur, le rôle du service militaire, ainsi envisagé, est énorme.

Je crois même que si la paix universelle venait planer sur le monde, et qu'on supprimât les armées, il faudrait trouver une institution quelconque qui pût jouer son rôle bienfaisant et utile.

— Bravo! s'écria Duboux, je suis parfaitement d'accord, et j'espère bien que nos fils seront soldats dans la même section et feront avec autant de plaisir les mêmes expériences que nous.

Mais l'aîné des deux moutards avait entendu la fin de notre conversation, et, se campant devant son père, il lança cette affirmation:

— Moi, d'abord, je veux être artilleur.

En riant, nous avons gagné la cuisine, où M^{me} Duboux avait fait frire des pommes de terre qui embaumait!...

Georges Jaccottet.

Col Battaglione 130

« La honte des vaincus ne peut s'abattre sur nous!...» Su di noi attratti per la difesa della Patria, attrattivi col sentimento di far scudo a tutti i diritti umani, contro ogni e qualsiasi oppressione irrompa essa, pure coll'irruenza delle primitive tribù selvagge. E lo si può dedurre con assoluta certezza sia dal contegno, dalla disciplina, dal senso del dovere che dagli sforzi compiuti con entusiasmo dal Battaglione 130 che ha servito, anche in quest'ultimo corso col calore sublime che anima la gente del nostro Ticino in cui vibra la decisione inalienabile di mantenersi indipendenti, eternamente liberi da qualsiasi imposizione autocrata.

Molto valse lo spirito del Comandante comunicantesi alla truppa infondendole un orgoglio di corpo ineguagliabile. Il Signor Maggior G. Giuseppe Respini che alle indubbie e non poche qualità di capo militare, ag-



giunge una perfetta conoscenza psicologica del nostro soldato, seppe ottenere dal suo Battaglione *tutto ciò che volle* e... non fu poco!

Uomini che sfiorano la quarantina, soldati sui quali la Patria può far assegnamento, diedero prova, mantenendo una freschezza invidiabile, di una resistenza inaspettata. Basti ricordare che durante i quattro giorni di manovra sostennero ben 28 ore di marcia senza tener calcolo dei dislivelli non lievi: Lucendro, Fieudo, Ospizio Gottardo, Andermatt, Oberalp, Rueras, Milez ed alture circostanti ove necessità di manovra li spinse; il ritorno poi, al quarto giorno, venne fatto d'un fiato da Oberalp-Pass agli accantonamenti di Motto Bartola, marcia compiuta al soleone d'agosto che sembrava vendicarsi dei 3 giorni d'intemperie nei quali la truppa conobbe la pioggia, il vento, la neve e temperature poco gradevoli, notti passate all'adiaccio tirandosi d'impiccio come Dio volle senza smarrire il buon umore né riempire le corsie d'ospedale.

In previsione alle manovre, il Maggiore volle, durante la prima settimana, contro l'opinione dei capi più su..., un istante di acclimatizzazione... ed organizzò un attardamento all'Alpe Soreccia, verso il Passo della Sella.

Ma come trasportare il materiale di un battaglione privo di convoglio? Non è forse il 130, oggi motorizzato?

Ma il Signor Maggiore non verrà certo che gli autocarri ci raggiungano lassù! No certo, ma ci precederanno, rispose con il solito sorriso che valse la più energica determinazione.

L'ufficiale automobilista del Reggimento 52, una volta che gli venne tradotto la volontà del comandante, classificando assolutamente impossibile tale impresa, declina ogni responsabilità, che è immediatamente ripresa dal Maggiore con un: Ich übernehme sie. — Ed i pesanti mastodontici Sauer, su strade impossibili (?) raggiunsero alture finora ritenute inaccessibili a tali mezzi di trasporto.

Cento uomini, ed il motore al comando di un autista trepidante per l'insolita pista che non ebbe mai occasione di neppur sognare, vincono la ripida erta impressionante. La lunga fila di militi curvi dallo sforzo ricordano il ritornello ben noto del « Navicellaio del Volga » ... Tira... Tira! Gli autocarri con pieno carico salgono lenti e pericolanti fra le grida allegra della truppa che si esprime in clamorosi A... O...! e raggiungono il campeggio fra l'entusiasmo delle sezioni orgogliosite.

È « un tour de force » dice un presente in abito borghese. No, ci spiega il Maggiore, è semplicemente l'applicazione pratica del verbo *osare*, segreto di ogni successo nella vita.

La lunga fila dei « Camions » lassù sull'Alpe ove